

Le comte ne cacha rien.

Mais, en même temps, il releva toutes les espérances d'Henriette. — Plaignez-le, disait le comte à la jeune fille, mais ne lui retirez pas votre affection, il vous reviendra repentant.

Et Henriette espérait encore.

## XXVI

Louise revenait à la vie, avec le bonheur. Après de si cruelles épreuves rennaissait à la santé.

Max avait utilisé les ressources dont il pouvait disposer encore et avait acheté le mobilier nécessaire à un jeune ménage ; aidé de Clodomir dont le cœur s'intéressait à une femme jadis aimée, dont un instant il avait voulu faire la sienne, le vicomte ne tomba point dans des dépenses inutiles.

En peu de jours tout fut prêt et Louise put s'installer dans le nouvel appartement, près de la rue de Fleurus. Max, en attendant son mariage, avait loué un petit cabinet à deux pas.

— Je vais, dit-il à Clodomir, me trouver un emploi qui nous permette de vivre, et aussitôt je me marie.

— Que cela ne t'arrête pas, avait dit Clodomir, tout en faisant les démarches nécessaires pour ton mariage, rien ne t'empêche de chercher ce que tu désires ; puis, remarque bien ceci, à la certitude de ton mariage, la colère de ton père cèdera, hâte-toi donc.

Max suivit ce conseil.

Trois jours après, le comte de Tressang, qui avait déclaré formellement refuser tout consentement à ce mariage, recevait de son fils une première sommation respectueuse.

Au premier mot de cet acte que prononça le notaire, le comte entra dans une fureur insensée.

— Jamais, s'écria-t-il, jamais, je l'empêcherai.

Et comme le notaire lui expliquait que rien au monde ne pouvait empêcher Max, Français et majeur, d'user de son droit, le comte, en grand seigneur qu'il était, menaça l'officier ministériel de le faire jeter dehors.

Mais le notaire expliqua si bien et en si peu de mots, à son noble client, tout le désagrément qui pouvait résulter de cet acte de violence, que le comte, réduit à dévorer sa colère, s'en prit à tous les objets de son cabinet, et réduisit en moins de rien, en morceaux, pour plus de trois mille francs de coûteuses fantaisies, amassées jadis avec amour.

— Et dire, s'écria-t-il après le départ du notaire, qu'il n'y a plus de Bastille, de lettres de cachet ni de Fort-l'Évêque ! Avec quelle facilité j'eusse fait enfermer monsieur mon fils, et fait périr cette fille de rien dans un cul de basse-fausse !

Oh ! la révolution ! la révolution ! qui nous a tout enlevé, tout, tout !

Et le comte, épuisé, se laissa tomber dans son fauteuil.

Une deuxième sommation suivit la première.

Le comte protestait toujours.

Enfin une troisième...

Enfin Max envoya à toutes ses connaissances une lettre de faire part ainsi conçue :

« Monsieur le vicomte Gustave-Adolphe-Maxime de Tressang a l'honneur de vous faire part de son mariage avec mademoiselle Louise Blain. »

Max s'était marié à Saint-Étienne-du-Mont, à six heures du matin.

Deux de ses amis d'autrefois lui avaient servis de témoins ; pour ce jour-là Clodomir avait disparu.

Ce jour-là le comte faillit mourir d'une attaque d'apoplexie.

La hardiesse de Max, son mépris du qu'en-dira-t-on, le saurèrent ; son mariage fut un éclat, un scandale, mais le ridicule ne l'atteignait pas.

## XXVII

— Ma mère, dit Henriette, le comte est un homme infâme, il nous a joués toutes deux, je veux me venger.

Heureusement la marquise parvint à prouver à sa fille qu'un éclat de plus la perdrait à tout jamais.

— Je n'en veux pas à Max, ma mère ; tout ceci ne fût point arrivé, si le comte nous eût dit ce qu'il en était ; je sentais que Max ne pouvait m'aimer. Qu'y faire maintenant ? Rien, et cependant, ma mère, si j'eusse été sa femme, il eût été heureux, je le crois, il me dominait.

Madame de Cheronceux et sa fille partirent pour l'Allemagne, où la marquise avait une branche de sa famille.

Henriette avait préféré ce voyage au cloître, dont l'idée lui était venue tout d'abord.

## XXVIII

Cependant, malgré toute l'économie de Louise, les ressources du jeune ménage s'épuisaient peu à peu.

Max n'avait pas trouvé l'emploi qu'il espérait. Telle est en effet, à notre époque, l'éducation des gens du monde, qu'on leur apprend juste ce qu'il faut pour ne rien savoir qui leur puisse être utile à un moment donné.

Max, dont l'éducation avait été soignée, Max qui, dans la première société du monde, avait passé pour un gentilhomme accompli, pour un homme d'esprit, de fond même, Max qui avait été dans la diplomatie, qui tôt ou tard, avec les influentes connaissances de sa famille, devait être ambassadeur, Max ne pouvait trouver à gagner 1,200 francs par an.

Mettant de côté tout orgueil, humblement, il avait été de porte en porte demander à employer ce qu'il avait de courage et d'intelligence ; mais tout il avait essayé des refus décourageants.

En attendant mieux, il faisait des écritures pour un avoué.

Mais cette ressource manqua aussi.

Peu à peu on s'était défait de tout dans le pauvre ménage. — D'abord, quelques pièces d'argenterie : quatre couverts que Max avait déposés dans la modeste corbeille de mariage ; puis les bijoux y avaient passé.

Enfin, le reste prit la même route, tout s'en alla peu à peu, pièce à pièce, emportant un soupir, un regret, une larme : les livres, le linge, les vêtements...

Alors Max eut une idée de la misère, non cette misère que l'on rencontre chaque jour, insoucieuse, vivante, qui cherche sa vie au grand jour, le front haut et le rire aux lèvres, acceptant sans souci, étalant au soleil sa nudité et ses ulcères.

Mais, cette misère décente, honteuse, réservée, qui dissimule et se cache, misère en habit noir et en cravate blanche, qui s'assoit pour dix sous, grelotte l'hiver dans une chambre glaciale et nue, mais qui porte des gants, et dissimule encore ; luxu mal plâtré, qui laisse trop souvent s'entr'ouvrir le manteau sous lequel essaye de se cacher le malheureux ! La plus horrible des misères, en un mot, qui meurt de faim en oriant à l'indigestion, toujours pour garder le décorum.

Un jour Max échangea sa dernière pièce de vingt francs.